Denis CROUZET, Jean-Marie LE GALL, *Au péril des guerres de Religion. Réflexions de deux historiens sur notre temps*

Paris, Presses universitaires de France, 2015, 90 p.

Nicolas Balzamo

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/33621>

DOI : 10.4000/assr.33621

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 319-321

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Nicolas Balzamo, « Denis CROUZET, Jean-Marie LE GALL, *Au péril des guerres de Religion. Réflexions de deux historiens sur notre temps* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 22 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/33621> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.33621>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Denis CROUZET, Jean-Marie LE GALL, Au péril des guerres de Religion. Réflexions de deux historiens sur notre temps

Paris, Presses universitaires de France, 2015, 90 p.

Nicolas Balzamo

RÉFÉRENCE

Denis CROUZET, Jean-Marie LE GALL, Au péril des guerres de Religion. Réflexions de deux historiens sur notre temps, Paris, Presses universitaires de France, 2015, 90 p.

- 1 Nul doute qu'un palmarès des termes les plus usités pour décrire les attentats de janvier 2015 et leurs auteurs verrait celui de « barbarie » arriver en tête. Simple effet d'une émotion aussi compréhensible que légitime ? Non, répondent Denis Crouzet et Jean-Marie Le Gall en ouverture d'un petit livre publié aux lendemains des événements et pour qui l'usage de ce genre de terme révèle un fait autrement plus important et plus grave : l'incapacité des commentateurs à pénétrer la logique interne d'actes que leur attribution à une altérité absolue revient à priver de toute intelligibilité. Cette incapacité, poursuivent-ils, doit à son tour être comprise comme une conséquence du processus de sécularisation qui a abouti, en Occident, à une profonde méconnaissance du fait religieux, devenu la *terra incognita* d'une modernité aveugle à toute autre raison que la sienne. Et encore : « Les démocraties modernes se trouvent confrontées à leur propre capacité d'illusionnisme téléologique en ce que la raison divine, reléguée dans le passé "obscurantiste" de l'humanité, comme les Lumières l'avaient affirmé, resurgit dans le présent » (p. 4). Le constat se fait invitation à revenir sur le « passé "obscurantiste" » en question, autrement dit à faire appel à l'histoire.

- 2 Telle est la démarche des auteurs, qui ont voulu mettre leur domaine de compétence – l’histoire du XVI^e siècle et plus particulièrement celle des guerres de Religion – au service d’un projet diachronique fondé sur les postulats suivants : 1/ Quels que soient leur intérêt et leur pertinence, les analyses qui bornent leur raisonnement aux seuls éléments politiques, sociaux ou culturels – crise économique, marginalisation croissante de pans entiers de la population, répercussions du conflit israélo-palestinien – resteront inopérantes face à un phénomène qui a le religieux pour instance déterminante ; 2/ S’agissant des jihadistes, la dimension religieuse correspond moins à un ensemble construit de doctrines ou de pratiques qu’à l’existence d’une mentalité obsidionale et eschatologique qui peut être caractérisée ainsi : l’assurance que le monde est entré dans une guerre totale et ultime, qui verra le triomphe final de la foi et la destruction de tous ses ennemis ; 3/ La dynamique eschatologique qui gouverne les pensées et les actes des terroristes ne constitue nullement une nouveauté mais la réactualisation d’un phénomène dont l’histoire a déjà connu plusieurs occurrences ; 4/ L’une de ces occurrences ayant pris place dans l’Europe du XVI^e siècle, l’étude de ce moment historique permet de mettre au jour les caractères structurels de l’imaginaire eschatologique sans lesquels on ne saurait appréhender la logique interne des jihadistes.
- 3 Quelles que soient les réserves que l’un ou l’autre de ces postulats pourraient susciter, on ne saurait reprocher aux auteurs de manquer de clarté ou de fermeté dans leur démarche. La suite ne dément pas ce constat. Méthodiquement, les auteurs décortiquent les composantes de la mentalité eschatologique qu’ils repèrent chez les guerriers de Dieu, du XVI^e comme du XXI^e siècle. C’est d’abord l’angoisse face à un monde perçu comme étant à la fois corrompu et persécuteur, où la vraie foi est sans cesse menacée et ses fidèles attaqués sans relâche. Mais le temps des épreuves ne saurait être sans fin et si Dieu semble laisser le champ libre aux méchants, c’est pour mieux les châtier par la suite. L’angoisse face à l’état présent du monde va en effet de pair avec l’assurance d’un avenir libéré du mal à l’issue d’un combat ultime qui, aussi dur qu’il puisse être, ne connaîtra d’autre issue que la victoire totale et définitive. Tels sont les soubassements d’une violence que ses acteurs perçoivent comme à la fois inévitable et désirable : inévitable parce que l’ennemi ne saurait être réduit pacifiquement, désirable parce qu’elle est agréable à un Dieu qui abhorre l’infidèle. De fait, la violence eschatologique possède des caractères spécifiques qui tiennent à la valeur « thérapeutique » qu’elle revêt pour ceux qui l’exercent. Elle est absolue, car il n’y a ni paix ni accommodement possibles avec un ennemi dont l’existence même est un blasphème. Elle est spectaculaire, car il importe non seulement de tuer l’ennemi, mais encore de rendre visible à tous la nature exécrationnelle qui est la sienne. Elle est sacrificielle, car celui qui la met en œuvre ne craint pas une mort synonyme de vie éternelle et d’union à Dieu.
- 4 Telle serait, sommairement résumée, la logique des guerriers de Dieu, que Crouzet et Le Gall s’appliquent à reconstituer en même temps qu’ils proposent toute une série d’exemples propres à en illustrer le fonctionnement. Des exemples en miroir où les idées, les comportements et les actes semblent se répondre à travers les siècles. Qu’il s’agisse du mépris de la mort ou de celui des impératifs proprement stratégiques, de l’obsession du martyr ou de la pureté, ou encore d’éléments plus ponctuels comme l’iconoclasme ou la mise en scène des supplices, l’action des guerriers de Dieu ne saurait s’expliquer par des caractères gratuits et contingents – le goût du vandalisme

pour l'iconoclasme, celui du sadisme pour les supplices – mais bien par une grammaire qui serait de l'ordre du nécessaire. La geste jihadiste se trouve ainsi pourvue d'une logique dont la cohérence interne est d'autant plus frappante qu'elle n'appartiendrait pas en propre à un moment historique donné.

- 5 Si les attentats de janvier ne font pas l'objet d'une analyse approfondie et spécifique – Crouzet et Le Gall considérant manifestement que les frères Kouachi correspondent au portrait-robot du guerrier de Dieu tel qu'ils l'ont dressé –, les auteurs font à ce sujet plusieurs remarques importantes. La première, qui rejoint le raisonnement général synthétisé plus haut, porte sur le caractère sacrificiel d'un combat dont les acteurs – et c'est là une différence majeure avec le terrorisme politico-religieux des années 1970-1980 – ne se soucient guère de leur propre sécurité. Deux raisons à cela. L'angoisse eschatologique, à nouveau, qui considère le monde comme corrompu à un point tel que la meilleure manière d'y vivre sa vie c'est encore de la sacrifier, mais également une logique narcissique qui pousse les terroristes à mettre en scène leur propre mort en même temps que celle d'autrui en vue d'acquérir instantanément une gloire à la fois éternelle et éphémère. Nullement indifférents au désir de reconnaissance et de célébrité, les guerriers de Dieu sont des iconoclastes passionnés par les images et passés maîtres dans l'art de les utiliser : « Ces hommes qui haïssent les images ne vivent que par elles » (p. 9).
- 6 Les auteurs reviennent sur ce paradoxe dans les pages qu'ils consacrent au problème de la caricature. Si cette notion est généralement associée à des paroles, des textes ou des images, elle peut tout aussi bien prendre la forme d'actes. Il en fut ainsi durant les guerres de Religion, où les supplices que les protestants infligeaient aux membres du clergé catholique qui leur tombaient entre les mains – prêtres éventrés, châtrés ou promenés sur un âne – visaient à exemplifier les travers qui lui étaient reprochés (gloutonnerie, avarice, paillardise, ignorance, etc.), faisant de ces rituels autant de caricatures en actes. L'analyse vaut également pour notre temps : qu'il s'agisse des femmes lapidées ou vendues comme esclaves, des exécutions d'homosexuels ou encore de la destruction d'œuvres d'art, tout se passe comme si les jihadistes voulaient renvoyer à la face de l'Occident les valeurs qui lui sont communément associées – égalité des sexes, droits des minorités sexuelles, sacralisation du patrimoine – sous la forme de caricatures destinées à en montrer l'inanité, autrement dit à les ridiculiser.
- 7 Que l'on adhère ou non à cette analyse, son énoncé suffit à faire entrevoir toutes les potentialités de l'entreprise diachronique mise en œuvre par Crouzet et Le Gall : le détour par le ^{xvi}^e siècle des guerres de Religion nous rend plus riches d'un ^{xxi}^e siècle insoupçonné et fait de leur livre un plaidoyer en acte pour la science historique. Un plaidoyer d'autant plus convaincant que ses auteurs ne cèdent jamais à la facilité qui consisterait à transformer ce qui n'est qu'un instrument heuristique – le comparatisme – en explication toute faite et à présenter l'histoire comme l'éternel retour du même, l'islam du ^{xxi}^e siècle jouant le drame qui fut celui du christianisme au ^{xvi}^e. Les auteurs sont très clairs sur ce point : l'histoire ne se répète pas et le recours au passé n'a pas pour finalité d'en faire l'étalon du présent mais seulement de mettre en lumière des logiques qui transcendent les situations historiques concrètes. Il s'agit bien de transcendance en effet, dans la mesure où, toujours selon les auteurs, la tentation eschatologique est inhérente aux religions du Livre qui la portent en elles comme la nuée porte l'orage. Pas de répétition donc, mais plutôt la réactualisation d'un phénomène de très longue durée qui, tantôt souterrain et tantôt apparent, scande

l'histoire des religions concernées : « Ce qui advient aujourd'hui relève d'une tentation de longue durée promouvant une idéalité eschatologique de la mort destructrice du contrat social parce que niant l'écart entre l'ici-bas et l'au-delà, entre la Cité de Dieu et celle des hommes » (p. 34-35).

- 8 Là encore, on ne saurait reprocher aux auteurs de manquer de clarté ni de laisser dans l'ombre les postulats qui ont guidé leur raisonnement. Toute la question est de savoir si les postulats en question – plus souvent affirmés que démontrés – peuvent être acceptés sans discussion. À cet égard, la double opération qui consiste à réduire le terrorisme jihadiste à sa composante proprement religieuse et ensuite à réduire cette composante à la pulsion eschatologique pourra susciter des réserves, certaines empiriques, d'autres de principe. La question décisive est évidemment celle du poids qu'il convient d'accorder au facteur religieux dans l'analyse globale du phénomène jihadiste et, plus généralement, de la place du religieux dans les conflits qui s'en réclament. L'interrogation n'est ni nouvelle ni circonscrite au présent de l'islam et toute l'historiographie de la Réforme et des guerres qui l'ont suivie peut se résumer à la question de savoir si ces événements avaient ou non des causes et des enjeux essentiellement religieux. Quant au phénomène jihadiste, nul n'ignore, depuis que la controverse entre Gilles Kepel et Olivier Roy a quitté les pages des revues scientifiques pour celles des quotidiens, que l'appréciation de son caractère proprement religieux fait l'objet d'analyses pour le moins contrastées. Crouzet et Le Gall ont clairement choisi leur camp dans ce débat et l'on se prend à regretter qu'ils n'aient pas invité celui de ces deux spécialistes dont ils partagent la position à collaborer au livre qu'ils ont écrit. Car si l'on ne saurait leur reprocher la légitime prudence qui les conduit à privilégier un ^{xvi}^e siècle qui constitue leur domaine de compétence, il en résulte un certain déséquilibre dans le traitement des guerriers de Dieu d'hier et d'aujourd'hui, les seconds étant condamnés à rester dans l'ombre des premiers. Ce choix a également pour conséquence de laisser le lecteur seul face à toute une série de questions subsidiaires que les pages consacrées à l'imaginaire eschatologique auront fait naître : cet imaginaire est-il également présent sur tous les théâtres où s'exerce le terrorisme islamiste ? Son expression et son intensité sont-elles identiques au sein des différentes confessions et courants qui composent l'islam ? Quelle serait sa place dans les mouvements radicaux non-terroristes ? On ne saurait tenir rigueur aux auteurs de n'y avoir pas répondu mais on nous accordera que ces questions ne sont pas secondaires dès lors qu'il s'agit d'évaluer ce qui constitue l'élément clé de la démonstration.